

1
Espoir
(10/01/04)

Je marche. Je marche sur des chemins tortueux
Pour atteindre les montagnes de l'horizon
Et quand la fatigue me fait perdre la raison
Je souhaite que tu t'en ailles de mon chemin boueux.

Pourtant, tu es la chaleur de ma terre glacée,
Poussière de la vie dans un monde de mort,
Tu es ce qu'il me reste, quand j'y crois encore,
Rebâtitteur des ruines de mes rêves passés.

Oh ! Combien de fois ai-je tout abandonné
Dans une quête illusoire pour trouver l'infini,
Me vidant de moi-même, mes biens, mes folies
Pour me remplir de toi, esclave mais libérée ?

Je marche toujours sur les chemins de la vie.
Donne-moi la main, ô compagnon de route
Et fais-moi oublier ce passé qui me coûte.
Parle-moi donc, ami que j'ai parfois haï.

Et si un jour mes yeux ont tant pleuré qu'ils en oublient de voir
Sois sûr que jamais je n'oublierai quand là-bas dans le noir
S'allument les lueurs qui annoncent le jour.
Je t'aime, espoir, je t'aime, reste-moi pour toujours.

2

Les Sentiments !

(18/05/05)

Les Sentiments de la langue française se baladaient sur la voie civile,
Zigzaguant et une bouteille à la main.
(C'était la nuit et s'étalait sur le goudron
La lumière des lampadaires
Verts)

La Joie et la tristesse marchaient en tête
Et dansaient la valse,
Sœurs siamoises par les petits doigts ;
Le liquide étoilé des bouteilles d'allégresse
Changeait de couleur, passant de l'une à l'autre.

La Fatigue et la Vigueur,
Pour rigoler un peu,
Avaient échangé leur rôle
Et la Fatigue tirait de ses bras las
La Vigueur qui avait du mal à ne pas la dépasser.

L'Amour et la Haine étaient très fâchées.
L'une poursuivait l'autre et
Voulait l'embrasser
Mais l'autre la fuyait avec dégoût
Et tentait de l'assommer avec sa bouteille.

L'Ennui les observait, complètement blasé.
Mais la Rigolade, près d'elle, s'accrochait aux lampadaires
Pour ne pas tomber à terre
Tant elle était à son fou rire.

Robert, petit garçon qui aurait dû dormir à cette heure-là,
Les suivait sans rien dire.
Et puis soudain il frappa dans ses mains et tous les Sentiments,
Dans un tourbillon de lumière,
Partirent cuver leur vin entre les pages du dictionnaire.

Au cimetière du Silence

(24/11/06)

L'on dit : « Au Commencement, il y eut la Parole. »
Et la peur du Silence a envahi nos jours.
Solitude sonnait la sourde certitude
Que les mots seuls seraient notre reconnaissance.

Lors, par amour du Moi, notre jolie idole,
Nous avons tant hurlé dans l'air toujours trop lourd
Que le Silence impose, que le néant s'élude,
Que Dieu meurt dans Sa bouche pour l'union de nos sens.

Facile ! S'emplier le cerveau de cris et de chants
Pour pouvoir oublier le meurtre du Sacré
Et croire, enfin, qu'on vit, ou du moins faire semblant...

Mais les mots trop usés, les mots deviennent vides !
Le Silence si rare en redevient sensé
Et souffle à nos cœurs clos des liens bien moins acides...

4
Carpe Diem
(03/01/07)

Errant dans les néants au fond du Carpe Diem,
Je m'accroche –je crois– pour refaire surface,
Aux parois glissantes où les prises s'effacent.
Là-haut vit le Calme. Et l'Amour qui le baigne.

Mais je sens dans mon dos un regard qui m'enseigne
Que mon sourire est beau en terme de préface,
Que la nuit est à nous, qu'il n'y a rien en face...
Le désir est plaisir et dans mon cœur il saigne !

Sentir ! Ses doigts sont dix filaments qui me brûlent,
Nos corps se confondent, nos odeurs se consomment,
Le désir est souffrance et folie dans nos mains !

Il me boit, il me broie, sans me laisser partir,
Je le mords, le dévore, et ma faim est gémir...
Ne pas penser au manque... le manque... demain...

Dieu souffle ce matin comme un enfant oisif
(02/04/08)

Dieu souffle ce matin comme un enfant oisif.
Les six gueules de l'ombre luisent doucement.
Il fait chaud par le sol, tout sifflant, si fumant.
Là dansent, enlacés, ces longs amants lascifs.

Le ciel tisse ses nuages quand, calmement,
Calé entre le pouce et l'index, un canif
Entame, pointilleux, un morceau de bois d'if.
Belle, la pointe, belle, obsession de serment.

Tu lui racles la peau comme on râpe une pomme :
Concentré, sans ratés ; presque de l'art, en somme !
Et tu tailles un bâton et d'autres font l'amour.

Vraiment, je loue les bonheurs que l'homme se prête
Pour mieux se rendre aveugle au néant qui le guette
Et se faire aux moqueries de Dieu, plus sourd.